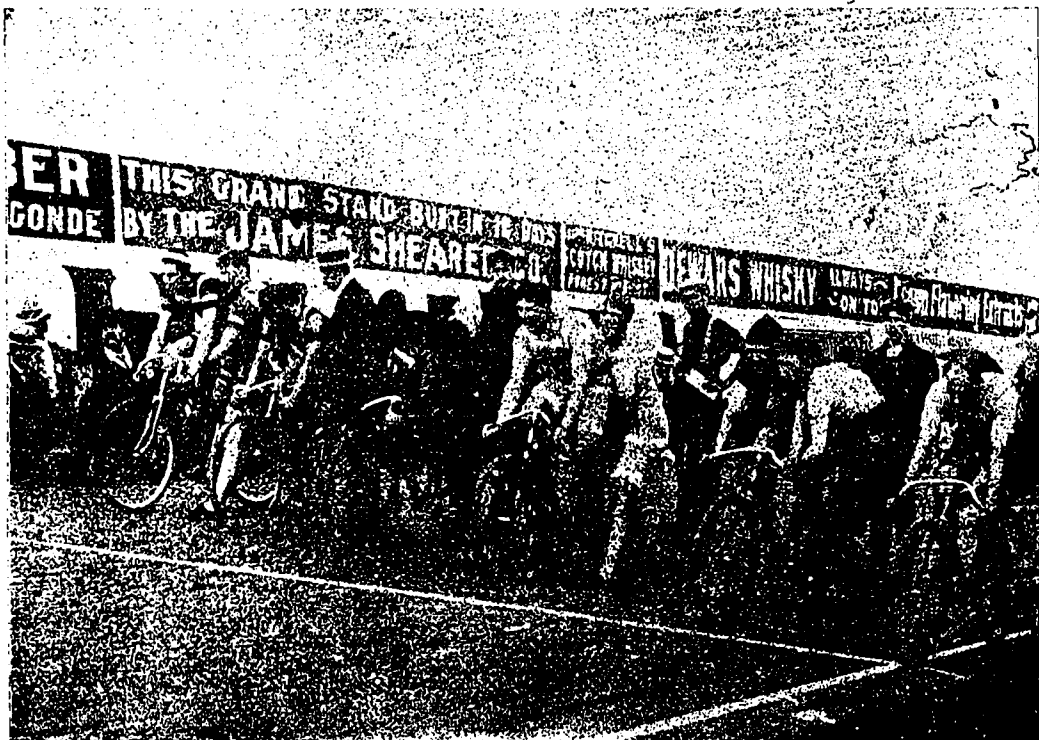


LES COURSES DU WORLD'S MEET A MONTRÉAL, AOUT 1899

(Photographies de M. J. Demmison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



CHAMPIONNAT DU MONDE — LE DÉPART DES PROFESSIONNELS POUR LA COURSE D'UN DEMI-MILLE.

LE TIGRE

NOUVELLE PAR J.-H. ROSNY

Vous avez raison, fit Charles Maurage, la venue de la bicyclette est un des grands événements qui se soient produits depuis longtemps. La bête lente qu'était devenue l'homme, est redevenue une bête rapide, et parmi les plus rapides. La portée d'un tel fait est incalculable.

Il y a dix-huit mois, jeus, dans sa plénitude, le sentiment de cette puissante transformation en une circonstance assez émouvante pour n'en pas perdre de sitôt le souvenir.

Vous savez que je voyageais alors par les grandes îles malaises, Sumatra et Java, avec le géographe hollandais Moer et notre géographe Rousselle.

* * *

Nous débarquâmes un soir dans le défrichement de Nieuwenhuys. Une dizaine de colons néerlandais y séjournent, servis par toute une population de Malais et de Chinois. Les plantations sont spacieuses, environ deux lieues carrées, et creusent un tron de lumière dans une prodigieuse forêt vierge. Le village proprement dit est fortifié contre les tigres, qui, en ce même territoire, s'emparèrent par deux fois, en 1811 et en 1853, des colonies malaises dont ils dévorèrent les occupants.

Nous reçûmes une hospitalité fastueuse chez Mijneer Van den Onwelandt. Sur la terrasse de son château de bois, nous goûtâmes une de ces soirées où se mêlent les ténèbres parfumées, la lueur des lucioles et la course délicate des astres.

« Les tigres vous enlèvent-ils souvent des hommes ? » demandai-je à notre hôte, entre deux récits de chasse.

Non. Peut-être trois ou quatre en dix ans. D'abord ils ne tentent plus l'attaque du village : ils ont fini par reconnaître très bien que c'était au-dessus de leurs forces.

Cependant les tigres sont nombreux par ici !

La forêt en pullule. Même en plein jour, une excursion n'est pas à recommander trop près de la lisière.

Nous demeurâmes quelque temps encore à boire le café à la lueur de lampes bleues, qui jetaient sur la nuit une clarté languissante, puis nous pûmes prendre quelque repos.

* * *

Je me levai le lendemain matin, tandis que notre hôte était aux champs. Après avoir pris une tasse de thé, je me trouvai rôdant autour de l'habitation. J'hésitais entre une petite promenade dans les environs et une liasse de notes à classer, lorsque mon attention fut attirée par une magnifique bicyclette remisée sous un hangar.

Je reconnus une des plus célèbres marques américaines. Or, depuis que j'avais brisé ma machine dans une excursion près de Malacca, je n'avais plus monté. Je suis, comme vous savez, un cycliste passionné. Ce n'est pas me vanter que de rappeler que j'ai couru contre Danker un match dont j'ai gagné une manche.

A la vue de l'excellente machine, je fus pris d'une de ces « envies » que les vrais cyclistes partagent avec les fumeurs. D'abord je résistai, puis j'attirai tout doucement le cycle, puis je l'enfourchai, décidé à rester dans les limites d'un petit essai. Un assez bon chemin s'étendait devant l'habitation, commencé par les anciens Malais dévorés, fini par la colonie néerlandaise. J'y pris mon vol, délicieusement, je filai avec une vitesse de course. Positivement, c'était une machine parfaite, obéissante, sensible, rapide. L'envie devint irrésistible, et, sûr d'être excusé par notre aimable hôte, me voilà vaincu et courant à pédales forcées à travers les rizières et les cafés.

Cinq ou six kilomètres me séparaient de la forêt : ils furent franchis en quelques minutes. Je me trouvais devant un océan de verdure. Je demeurai ensorcelé par l'endroit. Pour mieux en goûter la grâce puissante, je descendis de machine. Je m'assis sur une pierre de granit.

* * *

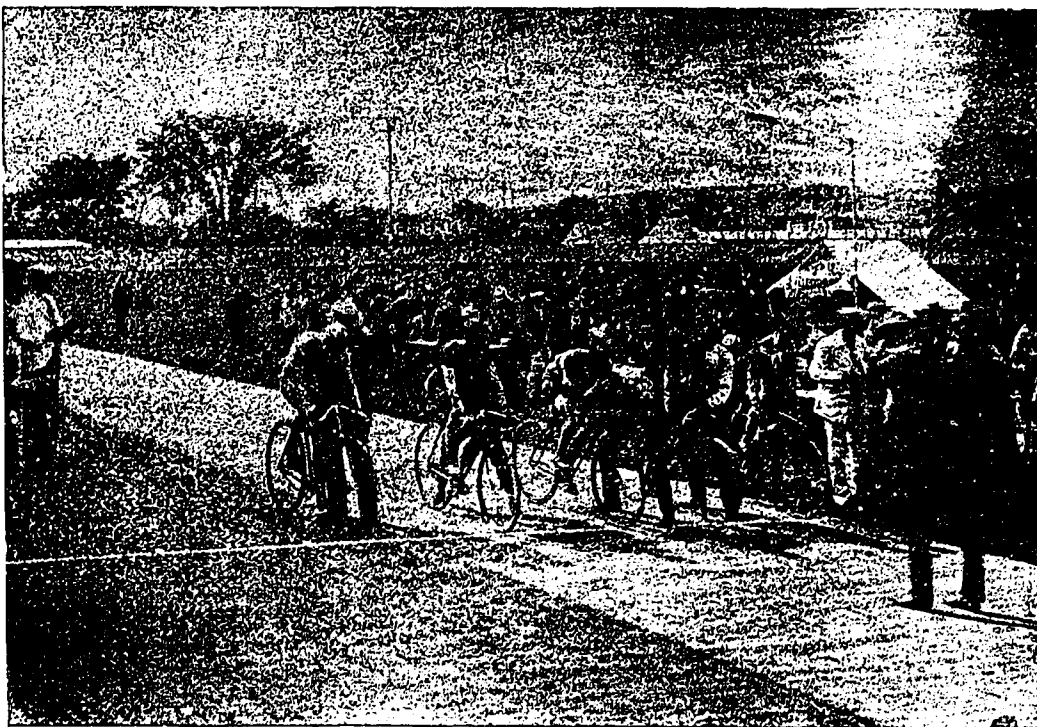
Tandis que j'étais ainsi, des branchages craquèrent, quelque chose de lourd et de léger ensemble se fraya passage jusqu'au bord des eaux. Mon cœur s'arrêta. L'angoisse pâle et lourde s'abattit sur ma poitrine. A trente pas de moi, la bête monstrueuse, le roi des carnivores, venait de jaillir des pénombres. Un moment, l'élégante silhouette, la tête du tigre aux yeux d'or, demeurèrent immobiles, et sûrement c'était un des colosses de l'espèce.

Caché par deux ou trois grandes palmes retombantes, je n'osais faire un mouvement. Pour atteindre ma bicyclette, il fallait parvenir jusqu'à la route. Cela n'était pas possible sans attirer l'attention du fauve, et en deux bonds il m'aurait rejoint.

Comment, dans l'intervalle de ces deux bonds, enfourcher la machine et démarquer ! Puis, même si j'avais la chance de la surprise pour moi, je n'étais pas sauvé si la bête se décidait à prendre la chasse. Une bicyclette parcourra plus vite une lieue qu'un tigre, mais peut-elle lutter contre l'élan formidable des premiers bonds ? Je ne le croyais point, et, après la stupeur des premières secondes, je restais tremblant, le cœur battant comme un marteau, la bouche aussi sèche qu'une pierre. Pas une arme, pas même le revolver que je porte en toute circonstance et que la fatalité m'avait fait oublier à mon réveil.

Ma secrète espérance était que le monstre, repu de victimes nocturnes,

LES COURSES DU WORLD'S MEET — (Suite)



LA COURSE D'UN MILLE POUR CHAMPIONS AMATEURS — LE DÉPART.